

Sauver une vie...

Autor(en): **Francken, W.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **68 (1959)**

Heft 1

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549125>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SAUVER UNE VIE...

A la mémoire de mon ami Léon Picot

Dr W. Francken (Begnins)

Au fond du cœur de tout étudiant en médecine sommeille une ambition, but et récompense de ses efforts: sauver une vie! « It is a long way to go » dit l'anglais. Les sciences d'approche sont comme ces contreforts, dans une ascension difficile, qui nous empêchent de voir le sommet. Que de savoir inutile... et pourtant tout peut être utile; que de choses oubliées, et pourtant rien ne s'oublie vraiment.

La vie vaut toujours la peine qu'on la sauve. Si même elle ne semble pas valoir par elle-même, l'effort pour la sauver est chose magnifique. Voilà pourquoi la médecine est noble, et grande sa profession.

Mon ami le chirurgien avait une qualité primordiale: une scrupuleuse honnêteté. Nous l'avions remarqué déjà durant les études. A l'examen professionnel, il lui avait été attribué par hasard une malade dont il connaissait le cas. Il demanda qu'on lui en donnât une autre. Au plus près de votre conscience, vous qui avez passé des examens, dites-moi si vous auriez eu ce courage?

L'honnêteté, c'est la trame sur laquelle doit se tisser toute l'existence médicale. Cela paraît aller de soi; et pourtant les tentations sont multiples, subtiles, cachées sous les apparences d'une technique qui semble exclure les accidents; mais, dans toute intervention, le risque subsiste, même pour le plus scrupuleux des médecins. En voici quelques exemples:

Une opérée de fibrôme meurt brusquement d'embolie au premier lever. Le fibrôme ne l'avait pas beaucoup gênée et ne mettait pas sa vie en danger. Quoi donc l'a tuée, si ce n'est l'opération?

Une autre malade, opérée d'un goître, meurt d'un tétanos opératoire qu'on voulut attribuer au catgut. Peut-être avait-elle été sans le savoir porteuse d'un germe provenant des chevaux de son train de campagne? Le goître était gênant, mais ne l'aurait pas tuée.

Ces faits tendent à montrer le sérieux, le drame découlant parfois de toute décision opé-

ratoire. Sauver une vie, c'est bien beau, mais en perdre une, en apparence par notre faute, c'est effrayant. Nul chirurgien, si grand soit-il, qui n'ait dans son for intérieur gardé le souvenir cruel d'échecs qu'il s'attribue honnêtement.

Mais alors, ne pas opérer, c'est abandonner des malades qu'on aurait peut-être guéris? Le chirurgien se ressaisit, raisonne froidement statistique. Mais la statistique, c'est le problème général. Une vie, c'est le cas particulier, et la vie est faite de cas particuliers. Le médecin, le chirurgien sont là non pas devant la vie, mais devant une vie. S'ils manquent de scrupules, ou sont indifférents, ils ne pensent qu'à eux et laissent tomber tous les mauvais cas. S'ils sont trop sensibles ils sont facilement tentés d'intervenir sans tout peser. Ils se discréditent et discréditent leur art. C'est sur cette arête de contradictions que se passe la lutte entre les deux tendances. A chaque cas nouveau il faut recommencer, avec un zèle nouveau, à s'attacher à un malade nouveau, sans jamais être blasé.

Et que signifie le mot: urgence? Accourir à toute heure du jour ou de la nuit, sans perdre une minute, pour faire converger comme il le faut, là où il le faut, au moment opportun, le produit de son savoir et de son énergie.

Une nuit le médecin, arraché à son sommeil, est appelé auprès d'un malade qui s'asphyxie; œdème pulmonaire. Il parvient in extremis à le sauver par une saignée et une injection intraveineuse, mais tellement à la minute ultime qu'au lendemain il put dire au rescapé: « Votre vie a tenu à ma cravate. Si j'avais perdu deux minutes à la mettre, j'arrivais trop tard! »

Et voici l'appel au chirurgien:

Une femme de médecin est subitement victime d'une de ces occlusions intestinales infiniment douloureuses que le grand Roux caractérisait si bien en disant: « Celui qui en est atteint ne tient plus à ses convictions ». Naturellement, c'est encore la nuit... Le chirurgien vole au secours de son confrère. Sachant merveilleusement adapter l'opération à l'état de l'intestin fortement adhérent, il sauve la malade par sa sagesse clairvoyante. Un jour pourtant la mort choisit comme victime la fille même du chirurgien qui en avait tiré d'affaire tant d'autres... Pourquoi? A cela il n'y a pas de réponse.

Enfin, pour pouvoir guérir, le médecin comme le chirurgien doit savoir ordonner. Ordonner

richesse, le bien-être qui rend si égoïste, ou bien si c'est autre chose encore...

Flic, flac aurait répondu la pluie qui dégouttera des toits du village pendant des heures encore, comme nous l'a dit le syndic...

son être intérieur, ordonner les problèmes, ordonner à son entourage. D'où cette impression d'autorité qui émane du bon chirurgien. Il ordonne, et tout lui obéit, jusqu'aux limites de la

connaissance où l'on se heurte au mystère même de la vie. Nos plus grands travaux ne sont jamais que des travaux d'approche. Le reste ne nous appartient pas.

I RIFUGIATI, QUESTIONE DI PRIMO PIANO DELLA NOSTRA EPOCA

IVA CANTOREGGI

Il gruppo degli industriali di Mendrisio, costituitosi a suo tempo per l'aiuto ai rifugiati ungheresi giunti nel Ticino, ha dato alle stampe un breve comunicato per annunciare la chiusura della sua azione e una serie di donazioni offerte ad istituzioni locali con i fondi ancora a disposizione.

Gli industriali di Mendrisio hanno svolto a favore degli ungheresi rifugiati opera di aiuto vasta ed intelligente. Il loro breve comunicato attuale non può restare senza commento da parte di questa *Rivista Croce Rossa* che si incarica di portarne l'eco in tutta la Svizzera. Tutte le sezioni Croce Rossa ticinesi si sono rivolte, un giorno o l'altro, ai mendrisiensi per chieder loro di collocare un ungherese, di assistere una famiglia andata ad abitare nel Mendrisiotto, di dare consigli e indirizzi di ditte della Svizzera interna che avrebbero potuto assumere mano d'opera. Ogni volta, il gruppo privato di Mendrisio ha risposto, aiutato, consigliato. Collaboravano attivamente con i mendrisiensi i membri della Croce Rossa di Chiasso offrendo materiale, assistenza personale, aiuto immediato.

E di quale bisogno di aiuto da ogni parte vi fosse in quel momento lo sanno tutti quanti hanno seguito da vicino le vicende dei rifugiati ungheresi giunti tra noi. Non ci si taccia da persone che vogliono presentarsi come martiri, se affermiamo che il compito di assistenza agli ungheresi, nel Ticino, è stato più pesante che altrove. Infatti, quando si trattò di inserire i rifugiati nella nostra vita normale, si rivelarono in maniera acuta le grandi differenze di abitudini, di concetti di vita, di sistemi di lavoro tra la nostra gente e gli altri. La buona volontà non bastava sempre, vi erano i giovani che si ribellavano a lavori umili poiché per loro la Svizzera rappresentava il non plus ultra della meccanizzazione. Volevano entrare nelle grandi fabbriche, sceglievano loro il « tipo » di salario più conveniente indicando le tabelle dei lavoratori specializzati e non potevano capire che tali condizioni di industrializzazione nel Ticino non esistono, o si presentano soltanto in casi isolati.

Appunto di fronte a tali difficoltà risultò di particolare importanza l'aiuto competente dato dal gruppo di Mendrisio alle Sezioni della Croce Rossa, alla Caritas, al Soccorso operaio che dei rifugiati avevano assunto il padrinato.

Il comunicato diffuso ultimamente ai giornali vuol indicare praticamente che è stata chiusa l'azione finanziaria del gruppo a favore degli ungheresi. Indica pure che tutti quanti si sono rivolti agli industriali mendrisiensi sono ormai sistemati sia per quanto riguarda il loro lavoro, sia per quanto riguarda le famiglie.

Terminato non è invece il compito di assistenza morale. Anche se le disposizioni federali han detto che la Croce Rossa si sarebbe occupata soltanto dei campi di raccolta, lasciando infine alle grandi associazioni assistenziali svizzere il compito di seguire gli ungheresi nella loro vita entro i confini del nostro paese, tutti quanti hanno avuto contatto con loro continuano a mantenerlo. E' infatti molto difficile spiegare a queste persone che ben poco sanno di organizzazione e di suddivisione del lavoro, è difficile spiegare loro improvvisamente che ormai non dovranno più ricorrere alla tale persona, ma rivolgersi ad un determinato ufficio.

Le sezioni della Croce Rossa, e in particolare quella di Locarno zona ove si sono installate numerose famiglie ungheresi e non delle più facili da sistemare, sono continuamente chiamate a contribuire con consigli e informazioni. Chi lavora ha sempre bisogno di carte da farsi rilasciare dalle autorità, gli occorre mettersi in contatto con nuove persone, deve pensare alla moglie, ai figli ai parenti che sistringono attorno a lui come all'ancora di salvezza.

Come muoversi in un paese sconosciuto, come avvicinarsi a queste autorità che, a dir poco, si presentano allo spirito di questa gente come un terribile babau?

Ecco allora le signore della Croce Rossa, pazienti, a provvedere. Provvedono anche se le telefonate chiedenti aiuto giungono a mezzogiorno in punto quando si sta scodellando la minestra, o alle dieci di sera allorchè la giornata è terminata e si pensa con delizia al riposo.

I problemi sottoposti da questi rifugiati sono di ogni natura. Abituati come sono ad essere governati dall'alto, a seguire prescrizioni precise anche per quanto si riferisce alla loro vita privata, non sanno più districarsi da soli. Ogni minima cosa, anche la più normale, diventa per loro questione insolubile.

Questi interventi della Croce Rossa e delle altre associazioni stanno a dimostrare che il grande problema dei rifugiati nel nostro paese non si può risolvere soltanto con il denaro, ma domanda una grande somma di comprensione umana e di aiuto fraterno. L'assistenza data dalla nostra popolazione, dunque, continua: in forma diversa da quella iniziale, ma in maniera costante. E' assistenza sociale nei suoi aspetti migliori, tende a dare a questa gente che va poco a poco abituandosi all'idea di non rientrare più nel suo paese, e quindi alla necessità di adattarsi alle condizioni ambientali, il sentimento di cosa sia veramente la nostra vita e la possibilità di renderla accetta ai loro animi.

i. c.